



HAL
open science

Criados, parientes, amigos y allegados : le vice-roi de la Nouvelle-Espagne et ses proches au XVII e siècle

Pierre Ragon

► **To cite this version:**

Pierre Ragon. Criados, parientes, amigos y allegados : le vice-roi de la Nouvelle-Espagne et ses proches au XVII e siècle. Amitiés. Le cas des mondes américains, Diego Jarak, Oct 2012, La Rochelle, France. pp.13-34. halshs-01384450

HAL Id: halshs-01384450

<https://shs.hal.science/halshs-01384450>

Submitted on 19 Oct 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

***Criados, parientes, amigos y allegados :* le vice-roi de la Nouvelle-Espagne et ses proches au XVII^e siècle**

Pierre RAGON
Université de Paris Ouest Nanterre La Défense

Depuis les années soixante du XX^e siècle au moins, la question de l'amitié au sein des élites des sociétés modernes a attiré l'attention des historiens, notamment celle des spécialistes des XVI^e et XVII^e siècles. Les historiographies française, italienne et plus encore peut-être anglo-saxonne sont aujourd'hui riches, en la matière de contributions majeures. Roland Mousnier, en France, est sans doute l'un des premiers qui se soit intéressé à ce type de relation. Il l'a abordé à travers le prisme de la « fidélité » qui caractérise les relations entre patrons et clients, une notion qu'il concevait comme un trait culturel majeur des sociétés d'Ancien Régime et la clé de l'intelligence des relations sociales jusqu'au cœur du XIX^e siècle au moins¹. C'est pour explorer ce champ, alors nouveau, qu'il lança, en 1975, une vaste « enquête internationale sur les fidélités². »

I. – Les lectures de l'amitié

L'interprétation que Roland Mousnier et ses élèves donnèrent de la fidélité reposait sur une lecture littérale et par trop simpliste des relations d'amitié. Si la correspondance qu'échangeaient les membres de l'aristocratie s'ouvrait largement au vocabulaire de l'amitié voire à celui de la relation amoureuse, les forts sentiments qui s'y exprimaient ne pouvaient être compris en-dehors des relations sociales qu'ils engageaient et dont ils étaient tributaires. On a depuis appris à distinguer deux sortes d'amitiés : une amitié sociale qui structure les relations interpersonnelles au sein de l'élite et une amitié privée dont l'émergence relève de l'histoire de la personne. Initialement, la première, surtout, a retenu l'attention des historiens et c'est sur elle aussi que nous nous arrêterons ici. La seconde a ouvert d'autres pistes et permis de montrer comment, depuis le XVI^e siècle et l'affirmation de la République des lettres au moins, une notion distincte d'« amitié » se constitue progressivement à partir du for privé³. Cette première précision a permis de relativiser le lien trop étroit qu'on établissait entre fidélité et amitié. Si de fortes connexions existent entre les deux notions, il est des amitiés, sous la forme de complicités intellectuelles, morales, religieuses ou partisans, en dehors des relations de clientèle. En sens inverse, l'amitié qui découle des échanges entre obligés engagés dans des relations de clientèle, si elle mobilise toujours le langage de l'effusion, montre aussi parfois ses limites quand elle bute sur le conflit d'intérêt, l'abandon voire la trahison.

Il appartient à Sharon Kettering de faire en la matière la proposition la plus forte, depuis lors toujours restée au centre du débat sur l'analyse des relations interpersonnelles au sein des élites modernes. Travaillant sur la noblesse du Sud-Est au XVII^e siècle, cette auteure a mis en évidence l'existence de liens d'interdépendance très puissants alimentés par tout un système de dons et d'échanges de service entre ses membres qui aboutissent à l'émergence de systèmes de solidarité pyramidaux dont le roi occupe toujours le sommet. Chacun y prend

¹ S'inscrivant dans la continuité de son héritage, Yves Durand crut encore la retrouver dans les descriptions que Pierre-Jakez Hélias donna de la Bretagne du premier XX^e siècle. Yves Durand, « Clientèles et fidélités dans le temps et dans l'espace », in *Hommages à Roland Mousnier, Clientèles et fidélités en Europe à l'époque moderne*, Y. Durand éd., Paris, PUF, 1981, p. 4.

² Repris dans *Ibid.*, p. XXI-XXIII.

³ Maurice Daumas, *Des trésors d'amitié. De la Renaissance aux Lumières*, Paris, Armand Colin, 2011.

place selon son rang mais aussi selon son crédit et son intérêt ; chacun s'y déplace aussi car, par définition même, la quête de l'amitié est celle du supplément de crédit qui permet d'améliorer son rang. Les liens ainsi tissés sont tout à la fois horizontaux et verticaux. Les premiers le sont entre des pairs qui ont choisi d'unir leur force pour s'entraider à travers un échange de services mutuels, souvent de même nature. Les seconds relient des dominants et des dépendants, des patrons et des clients dans un échange inégal quoique crucial fondé sur la complémentarité des positions que les uns et des autres occupent. Mais ces constructions sont toujours des édifices instables, les allégeances multiples, sources de conflits potentiels, étant la règle, la disparition ou le reclassement d'un membre du réseau d'amis risquant, à tout moment aussi, de rompre les équilibres. Les amitiés conclues entre inégaux surtout, sont sujettes à caution. Certains auteurs leur dénie a priori ce caractère, l'intérêt, selon eux, étant trop présent, le rapport de force trop accusé et ils proposent de distinguer l'amitié du lien de clientèle, réservant le premier terme aux relations entre égaux⁴. Ce point de vue, somme toute défendable, paraît pourtant excessif. Il préjuge de la nature de l'association qui unit les hommes, toujours contractée en conscience quel que soit leur statut, toujours faite de désintéressement et d'intéressement. De fait, d'autres auteurs ont mis en évidence, à travers les correspondances, l'existence de véritables relations d'amitié entre inégaux. Sans être indispensable à la construction de ces réseaux, l'authentique amitié contribue à les structurer⁵.

Ce premier débat n'est pas le seul. Presque toujours, les travaux ultérieurs sont partis du modèle proposé par Sharon Kettering, dont, dès lors, il s'est agi de tester la pertinence pour d'autres espaces géographiques ou d'autres moments historiques en prenant en compte, notamment, les contextes de crise. Parmi les études les plus importantes, celle de Kristen B. Neuschel, sur la Picardie, a permis de relativiser la puissance de ces amitiés qui ne survivent pas toujours à la nécessité pour les hommes de défendre leur honneur ou le prestige de leur lignage, des valeurs également très prisées, quelles que soient les époques⁶. Mais il fut aussi des temps moins cléments que d'autres pour la survie des amitiés. Ainsi, celui des guerres civiles (souvent dites « de religion ») en France, fournit de nombreux exemples de rupture d'amitié alors que logiques familiale, partisane, religieuse, amicale, institutionnelle s'affrontent. Arlette Jouanna voit même parfois, au cœur de ces conflits le lien d'amitié se disjoindre complètement du lien de fidélité : les réseaux d'amis se constituent alors en-dehors des réseaux de clientèles et parfois contre eux⁷. Il semble enfin que la recherche d'amitiés et la construction du réseau qui en découle n'aient pas toujours été perçues comme une nécessité par ceux des membres de l'aristocratie qui n'envisageaient, à l'instar du sire de Gouberville, ni de faire carrière ni de briller dans le monde. Il se peut même que cette dernière attitude fût la plus fréquente, du moins dans les provinces des royaumes qui formaient des « pays » relativement autonomes⁸.

Enfin affranchis de l'histoire des réseaux, certains travaux très récents ont placé l'amitié proprement dite au centre du questionnaire. On s'est alors intéressé à l'élection en amitié et

⁴ François-Xavier Guerra, *Le Mexique. De l'Ancien Régime à la Révolution*, Paris, L'Harmattan, 1985, vol. 1, p. 133-135 ; Jean-Marie Constant, « L'amitié : le moteur de la mobilisation politique dans la noblesse de la première moitié du XVII^e siècle », in *XVII^e siècle*, n° 205, 1999, p. 593.

⁵ Voir l'article "Amitié" d'Arlette Jouanna dans *Dictionnaire de l'Ancien Régime*, Lucien Bély éd, Paris, PUF, 1986, p. 57. Sharon Kettering, *Patrons, Brokers and Clients in Seventeenth-Century France*, New York-Oxford, Oxford University Press, 1986, p. 13-15.

⁶ Kristen Neuschel, *World of Honor Interpreting Noble Culture in Seventeenth-century France*, Ithaca et Londres, 1989

⁷ Arlette Jouanna, « Réflexions sur les relations internobiliaires en France aux XVI^e et XVII^e siècles », in *French Historical Studies*, vol. 17-4, 1992, p. 877.

⁸ Laurent Bourquin, « Comprendre la prise de parti au temps des guerres de religion : la biographie de Robert de la Vieuville », dans *Histoires de vies, Bulletin de la RHMC* n° 19, 1996, p. 15-37 et J. Russell Major, « Vertical Ties through Times », in *French Historical Studies*, vol. 17-4, 1992, p. 864.

cherché à préciser les situations et les contextes de sa mise en œuvre, qu'il s'agisse des amitiés sociales ou des amitiés intimes. Il est des lieux de sociabilité propres à l'aristocratie, certaines tables, certaines écoles, la cour, l'armée où se nouent préférentiellement les amitiés. Il est des situations qui les favorisent : un besoin financier auquel répond une âme secourable, une opération militaire mal engagée où l'on vous porte assistance⁹... Une importante réflexion a enfin été engagée autour des notions de « don » et de « présent », centrales dans ce type de relations sociales. Quand interviennent-ils ? Quelles formes prennent-ils selon les moments et les intentions ? Dans quelle mesure sont-ils contraints par la coutume ou le rapport entre amis¹⁰ ? En effet, entre pot-de-vin obligé et intention délicate, soumission à la coutume établie et exigence exorbitante ou initiative dérogeante, le don est plus ou moins spontané et il n'est qu'exceptionnellement tout à fait désintéressé. Cette question est décisive pour qui tente de comprendre les relations qui se nouent autour d'un vice-roi des Indes car en ces terres lointaines, il n'est ni tradition ancienne ni interlocuteurs véritablement estimés que le représentant du roi trouverait à son arrivée : l'aristocratie créole du Nouveau Monde est bien loin de jouir d'un prestige comparable à celui des noblesses italienne ou flamande, par exemple.

II.- Un champ en construction

L'étude des relations d'amitié au sein des élites hispaniques, pour autant que nous le sachions, n'a pas suscité un intérêt aussi soutenu de la part des historiens des XVI^e et XVII^e siècles. Il est vrai que considérée globalement, l'historiographie espagnole est demeurée jusqu'à ce jour relativement pauvre en travaux sur la noblesse : d'autres en ont fait le constat avant nous¹¹. Ce qui est vrai de la noblesse en général, l'est tout particulièrement de son histoire culturelle. Lorsque l'on s'y est intéressé, ce fut pour mettre en relief l'importance du sentiment de l'honneur, son goût pour la munificence ou encore son obsession généalogique. Si depuis quelques années, l'histoire des réseaux sociaux a connu un franc succès, ses choix épistémologiques la portent à emprunter aux théories sociologiques plus qu'au questionnaire de l'anthropologie historique. À partir de bases de données prosopographiques, on cherche à établir des typologies et à modéliser des formes de relations sociales, à en replacer le développement dans l'espace et dans le temps. En revanche, la dimension humaine de la manière dont ces engagements sont vécus n'a guère retenu l'attention¹². On ne trouvera dans ce domaine que deux courtes mises au point sous les plumes de J. M. Imízcoz Beunza et de Jean-Pierre Dedieu, encore s'agit-il avant tout de signaler l'existence du lien d'amitié personnel parmi d'autres facteurs susceptibles d'expliquer la constitution des réseaux d'alliance. Ces deux auteurs rassemblent pourtant les indices du rôle important que joue l'amitié dans les relations sociales, l'Espagne ne se distinguant sans doute pas des aires voisines en ce domaine. L'enquête qui nous occupe ici est, il est vrai, compliquée du fait que l'aristocratie espagnole n'a jamais été très encline à l'introspection et que ses archives, demeurées privées, sont longtemps restées et sont encore parfois difficiles d'accès. Du coup,

⁹ Christian Kühner, *L'amitié nobiliaire en France au XVII^e siècle. Représentation et pratique d'un lien social* (thèse 2010, EHESS – Université de Fribourg, Jean Boutier dir.), p. 298-340.

¹⁰ *Ibid.*, p. 333-336 ; Natalie Zenon Davis, *Essai sur le don dans la France du XVI^e siècle*, Paris, Seuil, 2003 ; Thierry Rentet, *Anne de Montmorency, grand maître de François I^{er}*, Rennes, PUR, 2011, p. 330-336.

¹¹ Francisco Andújar Castillo dans sa préface à María del Mar Felices de la Fuente, *La nueva nobleza titulada de España y América en el siglo XVIII (1701-1746). Entre el mérito y la venalidad*, Almería, Editorial Universidad de Almería, 2012, p. 13 ; Raúl Molina Recio, « La historiografía española en torno a las élites y la historia de la familia. Balance y perspectivas de futuro », in *Las élites en la época moderna: la monarquía española*, E. Soria Mesa et Raúl Molina Recio édés., Cordoue, Universidad de Córdoba, 2009, vol. 2, p. 9-11.

¹² Voir *Réseaux, familles et pouvoirs dans le monde ibérique à la fin de l'Ancien Régime*, Juan Luis Castellano et Jean-Pierre Dedieu édés., Paris, CNRS, 2002 [1998].

les correspondances accessibles sont peu nombreuses alors même que la littérature espagnole du XVII^e siècle manque de mémorialistes.

Le vocabulaire pourtant ne trompe pas et dans le monde hispanique comme en France ou en Italie, la relation d'amitié ressort d'une culture commune. Certes, de manière assez banale, dans son édition de 1726, le dictionnaire de l'académie espagnole définit l'« amitié » comme une « attention bienveillante et une confiance réciproque ». Mais le terme a conservé un sens très fort et le vocabulaire de l'amitié, à cette date encore, se confond toujours largement avec celui de l'amour, d'un amour qui n'est évidemment pas nécessairement charnel. L'ami est « la personne qui éprouve de l'amitié, de l'amour et a de la tendresse pour l'autre. » De manière significative, le mot est ordinairement utilisé pour désigner le concubin. A l'entrée *amistad*, le dictionnaire de l'Académie espagnole distingue immédiatement trois sortes d'amitié : l'amitié honnête, l'amitié sensuelle et l'amitié profitable. La seconde correspond à la relation pour laquelle on a fini par réserver l'expression de « relation amoureuse ». La première, en partie distincte, renvoie sans doute à l'amitié choisie, mais aussi peut-être à l'amitié de voisinage, la dernière enfin, désigne l'amitié sociale qui s'épanouit dans les relations de clientélisme et les échanges de bons services entre puissants. On connaît depuis longtemps la forte valeur affective que l'aristocratie française des XVI^e et XVII^e siècles attachait au sentiment d'amitié. Cette amitié effusive, spectaculaire, totale et parfois mal différenciée de l'amour a même été questionnée (mais à tort) comme une possible manifestation d'homosexualité¹³. Le cas espagnol serait donc proche de l'exemple français et plus éloigné d'autres, comme celui du monde germanique où l'on distingue clairement l'amour de l'amitié¹⁴.

Moins étudiée que les collections épistolaires de l'aristocratie française, la correspondance échangée par la noblesse espagnole partage avec elle des traits communs et le vocabulaire de l'amitié y apparaît fréquemment. On pourrait en trouver de nombreux exemples, tant dans les collections d'archives privées consultables à la Bibliothèque Nationale de Madrid que dans les fonds maintenant accessibles aux Archives Historiques de la Noblesse à Tolède. On y rencontre des plumes dévouées et inquiètes qui multiplient les marques d'affection et en maintes occasions se préoccupent anxieusement de la santé de leur correspondant. Il ne s'agit pas ici de poser la question de l'amitié au sein de la noblesse espagnole mais celle, infiniment plus complexe et sans doute quelque peu prématurée, du rôle et du devenir de ces relations d'amitié lorsqu'un voyageur s'éloigne temporairement mais durablement vers des horizons lointains afin de servir le roi aux Indes. Il se retrouve alors dans une situation inédite. Éloigné de la cour, il lui faut y conserver des relais : des protecteurs qui se soucient de ses intérêts et de ses besoins, des amis fidèles qui demeurent attentifs à ses nécessités, des instruments qui soient à sa disposition. Les parents les plus proches sont alors bien souvent, semble-t-il, les relais les plus sûrs. Plus particulièrement, le pouvoir exceptionnel dont le vice-roi dispose aux Indes en tant que représentant du Souverain le fait bénéficier d'importantes monnaies d'échange. Mais en sens inverse, il lui faut aussi, en ces provinces, se donner des relais, en plaçant ses propres amis, en entrant aussi en de nouvelles et indispensables relations d'amitié. Ces nouvelles amitiés américaines sont pourtant problématiques : que signifie l'amitié quand on la sait forcément condamnée par le temps ? Le vice-roi, en effet, n'est là que pour quelques années, la durée de son mandat étant juridiquement fixée à trois ans par une cédula de 1629¹⁵. Et que vaut la fidélité des amis que l'on amène avec soi quand certains n'ont de

¹³ Sur ce point, voir les claires mises au point dans Nicolas Le Roux, *La faveur du roi : Mignons et courtisans au temps des derniers Valois (vers 1547-vers 1589)*, Seyssel, Champ Vallon, 2001 et, ici-même, la contribution de M.-C. Benassy-Berling.

¹⁴ Christian Kühner, *op. cit.*, p. 134.

¹⁵ Clarence H. Haring, *El imperio español en América*, Mexico, Alianza Editorial Mexicana – CNCA, 1990 [1947], p. 168. En réalité, beaucoup restèrent plus longtemps.

cesse que de rester et de s'établir aux Indes à la suite du voyage du maître, parfois du parent qu'ils accompagnent si loin dans ce seul but ?

III.- Les *criados* de la *casa*.

Comment identifier les amis du vice-roi ? A cette question, il n'est pas de réponse évidente. L'exploration doit être menée en trois directions : il s'agit de repérer les amis emmenés au Nouveau Monde, les nouvelles amitiés contractées sur place le temps de l'exercice du gouvernement et enfin les amis conservés à la cour.

Pour ce qui est des premiers, deux sources permettent une première approche : les listes d'embarquement à Séville et les actes des jugements de résidence instruits quand le vice-roi en place laisse son emploi à son successeur¹⁶. L'enregistrement de la suite du futur vice-roi au départ de Séville était une formalité obligatoire et, par chance, l'excellente conservation des archives de la Casa de Contratación permet de retrouver la quasi-totalité de ces listes nominatives en ce qui concerne le XVII^e siècle ; les jugements de résidence constituent un matériel beaucoup plus hétérogène, - tantôt sans grand intérêt, tantôt riche de détails inattendus -, et les actes en sont très inégalement conservés.

A chaque fois, après négociation, la Couronne fixait le nombre des personnes qu'un vice-roi était autorisé à emmener avec lui. Son rang et sa situation matrimoniale étaient pris en compte. Un Grand d'Espagne et un homme marié que sa femme accompagnait avaient souvent plus d'exigences qu'un veuf moins titré. Dans tous les cas, il s'agissait de groupes importants, près de 80 personnes en moyenne, le moins gourmand ayant été le duc de Veragua en 1672 (avec 39 individus, un nombre exceptionnellement réduit) et le plus exigeant le comte de Baños qui tira tout son profit d'une licence d'embarquement valable pour 100 personnes. Le premier, veuf (peut-être de fraîche date), vint seul avec son fils cadet âgé de huit ans, le second obtint l'autorisation exceptionnelle d'emmener avec lui sa femme enceinte, deux de ses fils et sa bru¹⁷. Ces listes rassemblent sans toujours les distinguer deux populations différentes : les commensaux et les domestiques. Quand des précisions sont données, elles n'apparaissent pas toujours pertinentes, moins en raison des approximations de l'enregistrement que du fait de l'utilisation frauduleuse de la licence accordée ou de la polyvalence de certains individus. Il arrive en effet que, quelque temps après l'arrivée de la Maison, tel ou tel domestique se retrouve chargé d'un emploi ou d'une mission de confiance à l'instar des gentilshommes et des pages de la suite. C'est ainsi que le comte de Baños, vingt-troisième vice-roi de la Nouvelle-Espagne (1660-1664) confia le gouvernement de la province d'Istepec à Gabriel Godino, un personnage qui l'avait accompagné en Nouvelle-Espagne en tant que valet de chambre¹⁸. Inversement, il est des amis et des clients qui ne voyagent pas avec le reste de la maisonnée mais prennent la mer un peu plus tard par petits groupes. Seule l'analyse du jugement de résidence, pour autant que les langues se délient, permet alors de les repérer. Parents plus ou moins éloignés, compatriotes ou vieilles connaissances, ils viennent rejoindre leur protecteur quelques mois après son installation en toute discrétion et parfois en famille. Il n'est pas rare qu'on les retrouve ensuite parmi les relais les plus actifs des vice-rois.

Reste la question essentielle : combien parmi ces familiers sont-ils liés à leur patron par des relations d'amitié ? A l'aune des maisonnées de l'Ancien Monde, on s'attendrait ici à en trouver un certain nombre. Mais il n'est pas établi qu'il en aille de même ici. Les familiers du comte de Baños nous sont les mieux connus car ses accusateurs furent volubiles tant en raison du rejet dont il fit l'objet que du zèle de son juge de résidence. Lors de son jugement, il fut

¹⁶ Le jugement de résidence est une enquête publique qui permet d'évaluer la manière dont l'officier du roi qui quitte son emploi a exercé son mandat.

¹⁷ AGI, Contratación 5439, n° 126 et Contratación 5432, n° 2, r. 16.

¹⁸ AGI, Escribanía 224A, r. 24.

amené à fournir la liste nominative des membres de sa Maison, assortie de quelques précisions par ailleurs rarement fournies. Il apparut alors que bon nombre de ceux qui formaient son entourage immédiat, tout comme les domestiques, étaient des recrues de fraîche date, sans doute ralliées peu avant l'embarquement pour les besoins de sa nouvelle vie et du train rehaussé de sa maison. Sur une liste de 38 commensaux, on ne relève que 8 personnages qualifiés de *criados antiguos*, dont le médecin, le secrétaire et le trésorier ainsi que quatre « gentilshommes ». Tous les autres, soit l'immense majorité, provenaient de différentes maisons de l'aristocratie ou avaient été recommandés par une institution, un secrétaire ou un membre de l'un des conseils royaux. Parmi les anciens patrons de ses familiers, on ne trouva pas moins de sept marquis, cinq ducs et trois comtes ainsi que l'amiral de Castille et l'ambassadeur d'Allemagne : beaucoup des plus grands noms de la cour¹⁹. La greffe n'avait pas toujours prise puisque l'un d'entre eux au moins, venu avec le rang de majordome, était aussitôt reparti sur la flotte qui l'avait amené et s'en retournait. Cette mobilité intrigue et à l'heure où le comte associe tous ses hommes au gouvernement et à l'exploitation du pays, il est permis de se demander si, à travers sa personne, une bonne partie de l'aristocratie péninsulaire ne participe pas à l'affaire. La présence de ces *criados* traduirait bien l'existence d'échanges mais pas ceux auxquels on pense spontanément : leur circulation d'un maître à l'autre et leur présence aux Indes ne favoriserait-elle pas d'autres échanges, entre égaux cette fois, d'une maison à l'autre en compensation de quelque autre service de nous inconnu ? Ces familiers, en tout état de cause, ne sont pas des amis car si en les nommant à différents emplois, le comte leur permet de s'enrichir, il ne le fait pas gracieusement mais exige d'eux, comme de tout un chacun, le versement d'un pot-de-vin²⁰. La même suspicion entoure l'action, quelques années plus tôt du marquis de Cerralvo que ses adversaires accusent d'avoir passé beaucoup de temps à établir les hommes de son entourage en Nouvelle-Espagne. Il aurait usé de tout son pouvoir afin de leur trouver des partis intéressants au sein de la société créole, contrevenant aux dispositions des lois des Indes²¹. En l'occurrence, nous ignorons, l'origine de ses familiers mais il est clair qu'ainsi placés, ils n'étaient pas destinés à demeurer dans la Maison du marquis. Là encore, la pérennité du lien semble infirmée.

Bien entendu, aller plus avant nécessiterait que l'on connaisse mieux ces maisonnées avant le départ de leur chef pour l'Amérique et après leur retour en Espagne ce qui, pour l'heure, n'est pas le cas. Il n'en est pas moins clair que le premier cercle des affidés, celui des véritables fidèles, était probablement fort réduit. C'est lui qui fournissait les hommes chargés des missions les plus délicates : le voyage et le commerce de Manille, le contrôle de l'approvisionnement et des travaux publics de la ville de Mexico ainsi que le gouvernement des provinces les plus riches²².

IV.- De nouveaux amis ?

Mais les vice-rois avaient encore besoin, afin de pouvoir prendre en main leur nouveau gouvernement, de se lier à des habitants déjà installés qui fussent susceptibles de leur apporter leur connaissance du pays, l'appui matériel dont ils avaient besoin ou encore le secours de leurs propres réseaux d'amis, car ici comme ailleurs, le pouvoir véritable passait par tout un monde d'interconnaissance. L'opinion publique, toujours inquiète, était encline à voir dans les liens ainsi créés de redoutables relations d'amitié susceptibles de faire la fortune de quelques-uns et le malheur de tous les autres. Diego Orieta de Orozco, très hostile au marquis de

¹⁹ *Ibidem*.

²⁰ AGI, Escribanía 223C, f° 22v°.

²¹ AGI, Mexico 32, f° 758v°-759r° et *Recopilación de leyes de los reynos de las Indias*, Madrid, J. de Paredes, 1681, Loi 32, Titre 3, Livre 3, f° 27.

²² AGI, Escribanía 223C, ff° 162v°, 166v°, 169v° et 160v°.

Cerralvo, est ainsi prompt à considérer comme de véritables amitiés toutes les alliances que le vice-roi ou ses *criados* passèrent à Mexico et comme une catastrophe l'enchaînement des amitiés locales et des amitiés contractées au Palais. Dénonçant la mainmise des *criados* du vice-roi sur la gestion d'un certain nombre d'œuvres pieuses, telle celle des orphelins de Saint-Jean-du-Latran, il s'indigne aussitôt de la participation à l'affaire des « amis et des confidents » qu'ils avaient au chapitre de la cathédrale. De la même manière, il dénonce les avantages que put obtenir du vice-roi l'« ami intime » d'un auditeur bien en cour, évoquant entre ces deux derniers une complicité ancienne antérieurement née au Guatemala²³. Il est cependant permis de douter que ces associations d'intérêts aient dans tous les cas donné lieu à d'authentiques amitiés.

Au demeurant, il était des « amitiés » trop attendues pour ne pas être suspectes, certains hommes en place, fort bien établis, s'imposant comme des partenaires incontournables pour les nouveaux arrivants. Dans de tels cas, il est permis de douter de la sincérité des attachements ainsi créés et il ne semble pas que l'on puisse trouver dans ce groupe davantage d'amis. Le cas du maître de camp, Antonio Urrutia de Vergara, qui connut onze vice-rois et fut, à Mexico, un acteur essentiel de la vie publique pendant plus d'une quarantaine d'années, est tout à fait révélateur. Entre les années 1620 et 1667, date de sa mort, ce personnage, connu dans les affaires une réussite exceptionnelle, laissant dit-on à ses héritiers, autour de deux millions de pesos, une somme tout à fait hors du commun²⁴. Originaire de Séville, passé au service du roi sur la flotte des Indes pendant quelques années, Antonio Urrutia de Vergara s'était établi en Nouvelle-Espagne en 1624, recevant alors le grade d'*alférez* puis très vite ceux de capitaine et surtout de maître de camp, ce qui faisait de lui le second personnage de la hiérarchie militaire après le vice-roi et lui permettait de se soustraire à la justice commune en se retranchant derrière le *fuero* militaire. Constamment appuyé depuis l'Espagne, il bénéficia de plusieurs lettres royales de recommandation entre les années 1620 et 1640 et surtout de l'élection que fit de sa personne le marquis de Cerralvo, vice-roi de 1624 à 1635. C'est en mêlant à ses propres entreprises le service du roi, dans le gouvernement provincial ou le voyage des Philippines, la prise à ferme des impôts, la gestion des monopoles publics voire celle des affaires de la Couronne selon ses détracteurs, qu'il s'imposa comme un interlocuteur incontournable au point d'apparaître comme le *privado* du marquis de Cerralvo : « favori », « client », « intime » (*privado, criado, allegado*) mais, pour aucun de ses contemporains, il n'était son « ami », pas plus qu'il ne le fut de ses successeurs²⁵.

Il est cependant des cas plus ambigus, tel celui d'Eustacio Coronel Benavides, qui, au début des années 1660, était corregidor de Metepec, l'une des juridictions qui fournissaient le marché de Mexico. Le comte de Baños couvrit et profita des spéculations de celui qui finit par apparaître comme son associé et dont il assura la promotion. Mais Eustacio Coronel Benavides était aussi un intime du couple vice-royal et il brillait aux fêtes que le vice-roi et la vice-reine donnaient au palais. Peut-être s'agissait-il d'anciennes connaissances puisque, tout comme le comte de Baños, Eustacio Coronel Benavides avait vécu à la cour avec le titre d'écuyer du roi²⁶. Cet exemple n'est pas unique et il peut être rapproché de celui de l'auditeur Montemayor de Cuenca dont l'adversaire politique du comte de Baños, l'évêque de Puebla, condamna « les étroites relations et l'amitié » qui l'unissaient au vice-roi. De fait, en une occasion au moins, l'évêque l'avait aperçu assis en train de dîner à sa table et Montemayor de Cuenca fut l'un des derniers qui acceptât de paraître publiquement en sa compagnie lorsque,

²³ « *amigos y confidentes* » dans AGI, Mexico 32, f° 728r° ; « *intimo amigo* » dans *Ibid.*, f° 747r°.

²⁴ Antonio de Robles, *Diario de sucesos notables (1665-1703)*, Mexico, Porrúa, 1972, vol. 1, p. 40.

²⁵ AGN, Reales Cédulas Duplicadas 14, exp. 234, ff° 168r°-169r° et AGI, Mexico 32, f° 818r°-v° (jugement de résidence du marquis de Cerralvo).

²⁶ Gregorio M. de Guijo, *op. cit.*, vol. 2, p. 170 et Archives Notariales de Mexico, Fernando Veedor, vol. 4607, f° 70v°.

une fois son mandat terminé, tous l'abandonnèrent²⁷. On pourrait encore mentionner les relations que le négociant Domingo de Cantabrana entretenait avec le vice-roi. Entre les deux hommes, les échanges étaient denses et chacun y trouvait son avantage. C'est ainsi que ce riche commerçant, « intime et confident » (*allegado y confidente*) du vice-roi obtint pour son neveu le gouvernement de la province de Meztitlan de la Sierra²⁸. Mais les deux hommes n'étaient peut-être pas seulement en relation d'affaires. L'on sait par ailleurs que la famille du vice-roi bénéficia de l'hospitalité du commerçant qui reçut à déjeuner le comte et les siens dans les jardins qu'il possédait à la sortie de la ville²⁹. Domingo de Cantabrana était originaire de la Rioja, province où la comtesse possédait précisément la terre de Baños dont elle tenait ce titre qu'elle avait permis à son mari de porter. Quelques années plus tard, le successeur et héritier de Domingo de Cantabrana fit précéder son propre nom, Cantabrana, de celui de Leyba, le nom d'une ville de cette même région et le patronyme du comte de Baños. Alors qu'à Mexico, le vice-roi avait laissé un souvenir généralement honni, les Cantabrana comptaient peut-être au nombre de ceux, fort rares, qui le regrettaient³⁰.

V.- Conserver ses amitiés

Faut-il donc se transporter de l'autre côté de l'Atlantique et revenir en Espagne pour espérer trouver des preuves plus claires de relations d'amitié ? De fait, dans la correspondance privée qu'ils adressent à d'autres membres de l'aristocratie, leurs pairs, restés en Espagne, le recours au vocabulaire de l'amitié est fréquent. On trouve aussi dans ces lettres les traces de ces échanges de biens et de services qui consolident l'amitié. Mais à vrai dire, hasard des archives retrouvées sans doute mais pas nécessairement, ces preuves d'amitié sont surtout échangées entre « parents et amis ». Gaspar de la Cerda Sandoval, comte de Galve, trentième vice-roi de la Nouvelle-Espagne entre 1688 et 1696, nous a laissé une abondante correspondance adressée à différents membres de sa famille. Pour le duc de l'Infantado, Gregorio de Silva y Mendoza, l'aîné de sa fratrie, il utilise la formule « Mon frère, mon ami et mon Seigneur³¹ » et au comte d'Oropesa, il s'adresse comme à son « cousin, ami et Seigneur³². » Ces formules fréquentes, qui associent un lien de parenté et l'affirmation d'une amitié, méritent un commentaire et il importe de ne pas se tromper sur leur signification. Dans une contribution pionnière donnée à l'*Histoire de la vie privée*, Maurice Aymard s'interrogeait déjà sur la récurrence de cette expression, se demandant si, pour une part, elle n'était pas le résultat d'horizons sociaux étroits qui condamnaient à l'endogamie et finissaient par faire de tout proche un parent. Il opta pourtant pour une autre explication, préférant penser que cela reflétait le fait que l'établissement du lien de parenté était nécessaire à la relation de bon voisinage et d'amitié, même si, à l'autre bout de la chaîne, l'amitié ne prospérait pas toujours au sein de la famille, les écarts entre génération imposant des relations de respect, les conflits d'intérêts, la compétition entre individus creusant d'infranchissables fossés³³. Si l'entrée en

²⁷ AGI, Escribanía 223C, f° 33r° et Gregorio M. de Guijo, *op. cit.*, vol. 2, p. 238.

²⁸ AGI, Escribanía 223C, f° 95r° et Escribanía 1190, publié dans Lewis Hanke, *Los virreyes españoles en América durante el gobierno de la casa de Austria*, Madrid, Atlas, 1977, vol. 4, p. 232.

²⁹ Gregorio M. de Guijo, *op. cit.*, vol. 2, p. 200.

³⁰ AGN, Inquisición 638, exp. 1 et vol. 646, exp. 3.

³¹ « *Hermano, amigo y Señor mío* ». Voir par exemple Sección Nobleza del Archivo Histórico Nacional, fonds Osuna, caja 57, doc. 15.

³² « *Primo, amigo y Señor mío* ». Sección Nobleza del Archivo Histórico Nacional, fonds Osuna, caja 54, doc. 14.

³³ Maurice Aymard, « Amitié et convivialité », in *Histoire de la vie privée*, Philippe Ariès et Georges Duby dir., Paris, Éditions du Seuil, 1986, vol. 3, p. 459-460. Sur les familles déchirées, voir la récente étude d'Antonio Terrasa Lozano, *La casa de Silva y los duques de Pastrana. Linaje, contingencia y pleito en el siglo XVII*, Madrid, Marcial Pons, 2012.

famille était destinée à renforcer le lien d'amitié, l'amitié impliquait une relation affective que le lien de parenté n'imposait pas nécessairement. C'est pourquoi, Maurice Daumas, de son côté, dans une correspondance amoureuse du XVI^e siècle perçoit le refroidissement d'une relation conjugale lorsque l'époux change sa signature de « fidèle mari et parfait ami » en simple « mari »³⁴. L'amitié définit aussi un cercle plus large que celui de la parenté, sur lequel on peut compter dans un système fondé sur l'échange, mais le système familial de l'amitié, au sein du groupe que forment les parents, les voisins et les amis, est sans doute le plus répandu. Il est différent de l'amitié singulière, élective qui isole du reste de la société deux individus qui se sont choisis, mais il n'est pas toujours incompatible avec elle³⁵. En l'occurrence, les deux frères de la Maison de l'Infantado se connaissaient très bien car ils avaient eu l'occasion de se côtoyer et de partager une expérience exaltante : avec le troisième membre de la fratrie, ils avaient eu en 1679 le privilège de faire au nom du roi le voyage de Paris et d'en ramener Marie-Louise qui épousait alors Charles II d'Espagne³⁶.

Comme on pouvait s'y attendre, cette amitié familiale alimente un réseau d'échanges de biens et de services entre Gaspar et Gregorio, Mexico et Madrid. Les deux frères s'adressent mutuellement des dépendants et des obligés qu'ils se recommandent en espérant qu'un emploi leur soit trouvé³⁷. Le comte de Galve s'efforce aussi d'assurer le bénéfice d'une encomienda litigieuse à la duchesse, sa belle-sœur et fait remettre des cadeaux à son frère comme ces « caisses » et ces « oiseaux » qu'il lui envoie en 1690, sans omettre de lui recommander son émissaire³⁸. Une autre remise de présents, connue par l'inventaire qui l'accompagne, indique que les parents n'étaient pas les seuls destinataires des cadeaux mais qu'au-delà d'autres membres de l'aristocratie en profitaient : la comtesse de Cabra, l'Amiral de Castille et le marquis de Távara, à l'occasion d'un envoi non daté³⁹.

Toutefois, l'amitié familiale s'inscrit dans un cadre strict. Elle ne vaut vraiment qu'entre égaux, une égalité qui équivaut ici à l'appartenance à une même génération et exclut tout autre lien de dépendance que familial. En 1693, Gregorio de Silva y Mendoza meurt et son fils, Juan de Dios de Silva y Haro, hérite du titre de l'Infantado. Le comte de Galve entre alors en correspondance avec lui mais avec moins de chaleur : il n'utilise pour son neveu que de la formule « Mon neveu et mon Seigneur⁴⁰. » Les deux hommes se connaissent sans doute beaucoup moins, la différence de génération joue peut-être aussi un rôle dans cette prise de distance. Il est d'autres exemples de ce type de rapport. Tomás de la Cerda y Aragón, comte de Paredes, vingt-huitième vice-roi de Mexico (1680-1686) quant à lui, s'adresse à Vincenzo Gonzaga alors président du conseil des Indes comme à son « Oncle et Seigneur, Votre Excellence⁴¹ » : de par sa fonction, ce parent, par ailleurs né de très bonne famille puisque de la maison des ducs de Mantoue, ne peut pas être un ami. Il ne lui est d'ailleurs apparenté que par alliance⁴².

L'amitié entre parents se coule dans un ordre familial qui fixe la place de chacun. Les échanges de correspondances, de biens et de services entre le duc de l'Infantado et le comte

³⁴ Maurice Daumas, *Des trésors d'amitié de la Renaissance aux Lumières*, Paris, A. Colin, 2012, p. 12.

³⁵ Maurice Aymard, *op. cit.*, p. 461.

³⁶ Teresa Zapata Fernández de la Hoz, *La entrada en la Corte de María Luisa de Orleans. Arte y Fiesta en el Madrid de Carlos II*, Madrid, Madrid Fusión, 2000, p. 39.

³⁷ Par exemple dans Sección Nobleza del Archivo Histórico Nacional, fonds Osuna, caja 54, doc. 73 (du comte de Galve au duc de l'Infantado) et caja 57, doc. 15 (où le comte de Galve évoque une recommandation de son frère).

³⁸ Sección Nobleza del Archivo Histórico Nacional, fonds Osuna, caja 55, doc. 40 (20 juin 1690).

³⁹ Sección Nobleza del Archivo Histórico Nacional, fonds Osuna, caja 56, doc. 119.

⁴⁰ « *Sobrino y señor mío* ». Sección Nobleza del Archivo Histórico Nacional, fonds Osuna, caja 56, doc. 116.

⁴¹ « *Tío y señor mío, vuestra Excelencia* », dans *Claustro*, Mexico, Instituto de Estudios y Documentos Históricos, vol. 5, 1980, p. 23. On trouve également la formule « *Mi señor y mi tío* », *Ibid.*, p. 77.

⁴² <http://fr.fundacionmedinaceli.org/casaducal/> (consultée le 10 septembre 2012)

de Galve reflètent l'inégalité qui place le cadet derrière l'aîné. Pareillement, le comte de Baños ne put refuser un spectaculaire soutien à son prédécesseur le duc d'Albuquerque, vingt-deuxième vice-roi de Mexico. Le « grand amour » que le comte avait pour lui et son « esprit de famille⁴³ » l'obligèrent à entraver le travail du juge de résidence de son devancier avec un acharnement qui nuisit à sa propre réputation. Même s'il n'était qu'un parent éloigné, le duc d'Albuquerque se trouvait être le chef de son lignage et il ne pouvait lui refuser aucun service. Inversement, le successeur du comte de Baños, le marquis de Mancera, un parent encore plus éloigné qui ne lui devait rien, n'eut pas tant d'égards envers lui. Le marquis, lors de son arrivée en Nouvelle-Espagne, refusa les avances que Baños lui fit, ce qui priva le malheureux comte de tout soutien et consumma sa perte⁴⁴.

Conclusion

On ne saurait pourtant forcer le trait car l'amitié n'est ni nécessaire ni indispensable à la constitution d'un réseau de pouvoir. La relation que le duc d'Albuquerque cultive avec Juan González, fils de Jose González Caballero, la célèbre créature d'Olivares, ne ressort pas de la relation d'amitié. Pourtant les deux hommes entretiennent une correspondance privée alors que le duc siège à Mexico et se trouve éloigné de la cour. On y échange des informations touchant aux affaires du royaume mais ces lettres sont aussi pour le duc d'Albuquerque le moyen d'obtenir des nouvelles de la cour, nouvelles que son correspondant lui transmet sans compter le temps passé à l'écritoire⁴⁵.

En sens inverse, plus difficiles à débusquer, il est des amitiés parfois inattendues, issues de la longue fréquentation des individus ou d'un concours de circonstances qui les rapproche. C'est ainsi qu'il faut comprendre, au moins en partie, la sympathie qu'éprouve l'évêque de Puebla, Diego Osorio de Escobar y Llamas, à l'égard du gouverneur de la forteresse de San Juan de Ulúa, Francisco Castejón, finalement victime de la vindicte du comte de Baños en 1663. Comme l'évêque l'expliqua un peu plus tard, il lui donna son amitié en considération du long compagnonnage qui, quelques années plus tôt, avait rapproché le cousin germain de l'évêque et le militaire sur les champs de bataille du Milanais et des Flandres. Par la suite, en 1656, l'évêque et le soldat s'étaient personnellement connus, lorsque sur le flotte de Diego de Egues, ils avaient traversé l'Atlantique ensemble afin de rejoindre leurs emplois respectifs⁴⁶.

Mais ici, il importe surtout d'insister sur les effets de l'éloignement que suppose pour un noble d'Espagne le franchissement de l'Atlantique et sur le rôle que joue le milieu américain sur les relations sociales qu'il peut développer au Nouveau Monde. L'éloignement ne ramènerait-il pas son réseau d'amis à la cour sur ses lignes les plus fermes, celles que lui offrent ses « parents et amis » ? Ce n'est là, bien entendu, qu'une hypothèse. Plus claire est la nature des connexions que le vice-roi et ses *criados* peuvent établir avec la société de la Nouvelle-Espagne. Une anecdote le dit mieux qu'un long discours. En 1660, le comte de Santiago, la figure de proue de l'aristocratie créole offre en cadeau, par « amitié », cinquante arbes de cochenille à Pedro de Leyba, le fils du vice-roi⁴⁷. Il espère être confirmé à la tête de son gouvernement provincial de Xicayan, un *corregimiento* qui offrait de nombreuses opportunités d'enrichissement. Mais, jugée insuffisante ou trop lente à se concrétiser, cette généreuse proposition est mal reçue et l'affaire débouche sur une laborieuse négociation. En

⁴³ « *mucho amor y parentesco* », dans AGI, Escribanía 223C, f° 86r°.

⁴⁴ Gregorio M. de Guijo, op. cit., vol. 2, p. 223 et 226.

⁴⁵ Archivo de la Casa ducal de Albuquerque, cote 17-65. Sur les González Caballero, voir Janine Fayard, « José González, «créature» du comte-duc d'Olivares », in *Hommage à Roland Mousnier, op. cit.*, p. 351-367.

⁴⁶ AGI, Escribanía 223C, f° 35r° (jugement de résidence du comte de Baños) ; Gregorio M. de Guijo, *Diario (1648-1664)*, Mexico, Porrúa, 1986, vol. 2, p. 59.

⁴⁷ AGI, Escribanía 223C, f° 83r°-v°.

la matière, l'attitude initiale du comte de Santiago ne diffère pas de celle de la noblesse napolitaine, par exemple, qui a l'habitude d'agir ainsi avec les nouveaux représentants de la Couronne. À Naples, ces échanges maintiennent un certain équilibre et, ordinairement, contribuent à assurer la répartition du pouvoir entre les élites locales et les représentants de la couronne. Au Nouveau Monde, une telle solution n'est pas toujours possible. Le mirage de la richesse américaine fait que les nouveaux venus, le vice-roi comme ses *criados*, ne sont jamais comblés à la hauteur de leurs attentes et le déficit de prestige voire le mépris dont souffre l'élite créole, du reste bien moins puissante que la noblesse napolitaine, n'arrange rien à l'affaire⁴⁸. Jamais totalement désintéressée, l'amitié ne fait pas bon ménage avec l'âpreté.

⁴⁸ Aurelio Musi, « The kingdom of Naples in the Spanish Imperial System », in *Spain in Italy. Politics, Society and Religion (1500-1700)*, Thomas James Dandele et John A. Marino éd., Leyde - Boston, Brill, 2007, p. 81; Rosario Villari, « España, Nápoles y Sicilia. Instrucciones y advertencias a los virreyes », in *La política de Felipe II. Dos estudios*, R. Villari et G. Parjer édés., Valladolid, Universidad de Valladolid, 1996, p. 34.